



HAL
open science

ÉGALITÉ ENTRE HOMMES ET FEMMES : LES MÈRES EN PREMIERE LIGNE

Barbara Loyer

► **To cite this version:**

Barbara Loyer. ÉGALITÉ ENTRE HOMMES ET FEMMES : LES MÈRES EN PREMIERE LIGNE.
Hérodote - Revue de géographie et de géopolitique, 2016. hal-02077705

HAL Id: hal-02077705

<https://hal.science/hal-02077705>

Submitted on 23 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉGALITÉ ENTRE HOMMES ET FEMMES : LES MÈRES EN
PREMIÈRE LIGNE. UN HOMMAGE À CAMILLE LACOSTE-DUJARDIN
Barbara Loyer

La Découverte | « Hérodote »

2016/3 N° 162 | pages 193 à 208

ISSN 0338-487X

ISBN 9782707191113

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-herodote-2016-3-page-193.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Égalité entre hommes et femmes : les mères en première ligne. Un hommage à Camille Lacoste-Dujardin

Barbara Loyer¹

La disparition de Camille Lacoste-Dujardin le 28 janvier 2016 est une grande perte pour toute l'équipe d'*Hérodote* et les amis d'Yves Lacoste. Directrice de recherche au CNRS, ethnologue spécialiste de la société kabyle, elle était reconnue en France et à l'étranger et particulièrement estimée en Kabylie. Elle fut aussi un des auteurs réguliers d'*Hérodote*, ses articles toujours précis et argumentés ont contribué à mieux faire comprendre la complexité et la richesse de la société kabyle de part et d'autre de la Méditerranée. Les Français maghrébins, nombreux en Seine-Saint-Denis, ont aussi leur place dans ses réflexions. Une part importante de ses ouvrages et articles analyse le statut et le rôle des femmes dans les sociétés maghrébines, et je voudrais rappeler ici pourquoi, à mon sens, ces écrits sont si importants.

En réponse à Pierre Bourdieu qui se contentait de les affubler de l'étiquette d'« aliénées », Camille Lacoste a montré que la place des femmes dans ces sociétés était complexe. Elle a montré les contre-pouvoirs symboliques et concrets qu'elles savaient mettre en œuvre, et parlé de leur « vaillance » [Lacoste-Dujardin, 2008, p. 165].

Elle m'a appris, dit-elle en parlant de Mme Lâali, sa première interlocutrice dans *Dialogue de femmes en ethnologie*, comment une femme affrontée à des problèmes extrêmement graves, dans des situations particulièrement difficiles, pouvait, par les seules forces de son caractère et de son intelligence, et dans la solitude [...] parvenir

1. Directrice de l'Institut français de géopolitique.

à les assumer, à les dépasser, à les comprendre, bref, à les dominer [Lacoste-Dujardin, 1977, p. 9].

Admiratrice du courage des femmes algériennes qu'elle a côtoyées, dont la vie entre France et Algérie, entre traditions et bouleversements, a été marquée par les horreurs de la guerre coloniale, et qui se trouvaient toujours soumises à une très forte domination masculine, Camille Lacoste a néanmoins su dépasser le seul désir de leur rendre hommage pour comprendre un rouage féminin central du système patriarcal : le rôle des mères.

Les apôtres zélés de cette domination masculine, les artisans de son inculcation, de sa reproduction, se trouvent être femmes elles-mêmes : des mères [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 13].

Le livre *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb* [Lacoste-Dujardin, 1985] a été fondamental pour moi et beaucoup d'autres. La volonté masculine de domination, la violence contre les femmes, le contrôle des corps et de la sexualité, la résistance aux changements de systèmes dits « traditionnels » fondés sur la soumission des femmes interrogent. L'affirmation d'un retour à des valeurs religieuses dites traditionnelles et à leur respect dans l'espace public est revendiquée aujourd'hui en France par une partie des descendants de ces colonisés, comme une sorte d'inversion des pouvoirs entre les descendants des colonisateurs et les descendants des colonisés ; ces derniers devraient avoir le droit de changer la France puisqu'ils sont Français. Le voile ou les vêtements islamiques sont perçus et dénoncés par les un(e)s comme l'étendard d'un système patriarcal de domination des femmes ; par les hommes qui y sont favorables, comme l'étendard de la dignité et du respect des femmes ; et quant aux femmes qui le revêtent librement, elles le voient comme l'étendard d'une résistance individuelle, marque visible de leur participation à un mouvement d'émancipation collective des anciens opprimés. Le port ou non du voile est le signe d'une rivalité géopolitique dans laquelle les choix individuels représentent des camps idéologiques en manœuvre les uns contre autres. Laïcité, identités religieuses, identités postcoloniales, féminisme, hommes, femmes ont leurs troupes et leurs généraux. Le département de la Seine-Saint-Denis est souvent perçu comme un des terrains de cette bataille.

Cet ouvrage de Camille Lacoste déconstruit le camp des femmes en pénétrant sa contradiction la plus troublante. Il établit que leur oppression est liée à un système de parenté et de traditions bien plus qu'à une question religieuse. Les religieux se sont coulés dans un moule bien pratique que l'on retrouve décliné dans toutes sortes de sociétés sur la terre et qui ne change pas, voire qui régresse. Dans les pays musulmans, la lenteur des évolutions vers l'égalité des femmes et des hommes dans un monde qui se transforme pourtant à grande vitesse est réellement paradoxale, et c'est pourquoi le travail de Camille Lacoste, publié il y a

vingt ans, nous est encore utile pour comprendre la force extraordinaire de cette oppression traditionnelle.

Pour s'interroger sur la résistance de modes de pensée et de vie traditionnels dans un contexte de profondes transformations, Camille Lacoste fait appel à sa connaissance intime de la société qu'elle étudie, la Kabylie, de sa langue, de ses contes et dictons, à de très nombreux ouvrages d'auteurs notamment maghrébins, femmes et hommes, ethnologues, sociologues, psychanalystes. Leurs recherches dessinent l'image d'un système idéologique et social qui, même lorsqu'il est fragilisé par la modernité (émigration vers la ville ou vers l'Europe), enferme les individus à des places et dans des rôles dont dépend la stabilité des communautés, familles, villages, groupes religieux. Elles font apparaître les tensions entre les solidarités collectives et les aspirations individuelles.

Hommes et femmes du Maghreb [...] viennent à ressentir, et certains à prendre conscience, des nouveaux inconvénients de rapports entre les sexes qui, autrefois intégrés dans un système cohérent de valeurs, sont aujourd'hui de plus en plus inadaptés, dans un nouveau contexte, à d'autres conditions de vie [...]. Ce sont les bases mêmes de la société, la distribution des rôles respectifs des hommes et des femmes, les modalités de leurs rapports, les termes de leur entente, les finalités de leur vie commune, qui se trouvent remis en cause. Ces préoccupations, écrit-elle, ont rencontré les miennes, tracassée, intriguée que j'étais par les relations entre hommes et femmes assujettis à une idéologie patriarcale [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 14-15].

Son point de départ est donc la soumission d'hommes et de femmes à

[...] l'emprise d'une idéologie patrilignagère et patriarcale encore très vivante au Maghreb et dont les traces ne sont pas non plus toutes disparues de nos propres représentations au nord de la Méditerranée [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 15].

Le triomphe d'une mère

La première partie du livre rapporte l'histoire d'une femme algérienne vivant en France depuis de longues années et qui parvient à marier son second fils selon les règles du mariage traditionnel maghrébin. Camille Lacoste observe à cette occasion un comportement en complète contradiction avec les conversations qu'elle avait eues auparavant avec cette personne et consignées dans un premier livre [Lacoste-Dujardin, 1976]. En 1976, elle écrivait en effet,

Mme Lâali et sa fille conclurent d'un commun accord que les femmes devaient être instruites, qu'elles devaient avoir un métier, choisir le mari avec qui elles partageraient leur vie de couple, enfin qu'elles devraient décider du nombre et de l'opportunité de leurs enfants [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 17].

Pourtant, quelques années plus tard, le choix par Mme Lâali d'une femme pour son fils, sans que la jeune femme ne puisse rien y redire, et le cantonnement de cette bru à un rôle de servante pour elle-même et le fils de Mme Lâali ébranlaient l'image première de l'adoption d'un genre de vie où prime l'égalité entre hommes et femmes.

Camille Lacoste, invitée aux cérémonies et à leurs préparatifs, décrit ce qu'elle appelle le « triomphe d'une mère » sur le fils soumis, sur la jeune fille qu'elle voit comme « piégée »; elle raconte la fête du côté des femmes, l'absence de réjouissances du côté des hommes, les entorses à la tradition pour que soit visible la modernité des garants de la tradition que veulent être ces émigrés : par exemple, le vêtement blanc de la mariée, non conforme à la coutume mais rapporté de Paris. La description nous transporte dans un univers contemporain dans lequel la place des hommes et des femmes diffère complètement de ce que l'on connaît aujourd'hui en Europe.

Dans une deuxième partie, pour aller au-delà du spectacle de cette fête, Camille Lacoste décrit comment ont vécu les hommes et les femmes qui se trouvent réunis à cette occasion, comment s'expliquent les larmes de la jeune mariée, le rôle des mères, la place effacée du jeune homme vis-à-vis de son épouse, les dictons entendus pendant les préparatifs. Elle explique :

L'arrivée d'une fille, en Algérie, se fait dans le silence. L'accoucheuse constate le sexe de la fille par des assimilations peu flatteuses : c'est un « navet » à Tlemcen, ou une « citrouille » à Constantine, un « cloporte » à Saïda. Pour les femmes présentes, c'est la consternation [...]. Quant au père qui n'a pas entendu les youyous saluant la naissance attendue d'un garçon, il va le plus souvent se consoler au café [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 57].

Cette dépréciation est telle qu'une femme n'ayant eu que des filles peut être répudiée tout comme une femme stérile [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 58].

L'imprégnation du désastre que représente sa propre venue au monde² a un impact sur la petite fille. Son éducation, que Camille Lacoste qualifie de « dressage », lui rappelle quelle doit être sa place.

Tout, autour de la petite fille, contribue à marquer ses structures subjectives, symboliques, et imaginaires, comme ses habitus, de conviction de son infériorité, de sa fragilité et des périls qu'elle fait encourir à sa famille. Comment n'intérioriserait-elle pas la nécessité d'être sous protection, dominée, alors que tout dès sa naissance lui tient ce même langage ? [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 61].

2. Le chapitre 2, p. 57, est intitulé : « Mères-avant-tout ». Il s'ouvre sur le titre : « Naître fille : la honte ».

La mère s'emploie donc à mettre sa fille à l'école de la soumission, à la contraindre, à mater sa personnalité, à en briser toutes les velléités d'indépendance. Elle s'emploie aussi à convaincre cette fille qu'elle est en danger, qu'elle est elle-même un danger, qu'elle doit donc se défier d'elle-même, qu'elle est un être marqué d'une déficience fondamentale, différente des hommes, inférieure aux hommes, et contrainte de vivre sous leur protection. Dans cette société agnatique qui étouffe les personnalités, où les individus doivent oublier leurs propres désirs pour se couler dans des rôles qu'ils doivent assumer pour la plus grande gloire du patrilignage, la fillette, puis la jeune fille est l'élément le plus faible, susceptible de compromettre à tout moment et le plus gravement l'ensemble [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 67].

Car la fille est un élément transitoire de la famille puisqu'elle rejoindra la famille du mari. Il faut donc que les jeunes filles soient préparées à leur « futur état de jeunes mariées dans la maison qui va les recevoir et où elles auront à se mettre au service de tous, à se plier en particulier à une autre domination féminine, bien pire : celle de leur belle-mère » [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 68].

L'éducation des filles, écrit Camille Lacoste, est une « initiation à la servitude » pour se préparer « à supporter leur condition d'opprimée ».

Les mères agissent en agent de la domination masculine dont elles se font ainsi les complices [...]. L'enfermement de la jeune fille est donc imposé par les hommes, mais exécuté par les femmes qui relaient et exercent à chaque instant la domination patriarcale sur les filles [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 71].

Actuellement³, certes, l'éducation des petites filles peut parfois être un peu moins sévère et le tableau brossé ci-dessus vaut surtout pour la société paysanne traditionnelle. Cependant, les écarts à la règle ne sont guère encore importants que dans les familles très modernes, le plus souvent aisées et citadines, et où une place est faite à l'émergence de personnalités individuelles [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 69].

Les témoignages de jeunes femmes françaises mariées sans leur consentement par leur famille corroborent que la soumission des filles à la volonté du groupe reste souvent un enjeu crucial.

Un système qui brise les solidarités féminines

Pour expliquer ce qu'elle appelle le « complot des mères » [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 75], Camille Lacoste décrit comment les femmes sont conduites par le système idéologique patriarcal à ne pouvoir désirer d'autre avenir que d'être mère d'un fils. Le bébé de sexe masculin, est, pour une mère :

3. Les années 1980.

L'enfant attendu, souhaité, désiré qui va lui permettre, après une enfance et une adolescence difficiles, après l'épreuve du mariage et de l'installation dans une autre famille, l'épanouissement tant attendu personnellement : c'est par ce garçon qu'elle participe à la construction de ce qui devient sa famille définitive, épanouissement dans le seul rôle social qui lui soit autorisé. La maternité des fils est, dans ce contexte, la maternité durable, à la différence de la maternité en filles. Seul le fils autorise une femme à bénéficier sa vie durant de ce statut de mère, seul statut reconnu honorable par les hommes dominants [...]. Puisque stabilité et pouvoir sont procurés à la femme par ses seuls fils, comment ne ferait-elle pas tout pour parvenir à ce statut envié? [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 86].

La naissance d'un garçon constitue le véritable tournant de sa vie, l'événement décisif qui lui confère le seul statut possible pour une femme, la seule identification permise. Le véritable commencement d'une vie de femme, c'est la maternité d'un fils [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 87].

Au sein de cet ordre patriarcal, fondé sur la prééminence masculine et celle de l'âge, les grandes familles sont des familles riches en hommes.

C'est à un véritable *service patrilignager procréateur* que la femme s'est trouvée astreinte. « Service », car il est obligatoire et nulle ne peut y échapper ; le célibat est inconnu et proscrit. – « Patrilignager » car au seul bénéfice du lignage patrilinéaire et au mépris de tout souhait individuel. – « Procréateur » car la femme doit avant tout produire des enfants de sexe masculin après avoir été cultivée ainsi que les champs (comme dit le Coran) par son mari. « Service » est ici employé au sens d'asservissement entraînant une dépendance des femmes dépourvues de tout moyen autonome de subsistance ; les femmes sont presque toujours exclues de la propriété patrilignagère [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 95].

De génération en génération le système se reproduit. Chaque femme en avançant en âge progresse dans la hiérarchie au sein du groupe des femmes en cumulant les rapports d'autorité sur ses filles, puis ses belles-filles et aussi sur ses petites-filles. Chaque femme, pourvu qu'elle soit mère de garçons, gravit ainsi une pyramide au sommet de laquelle prend place la maîtresse d'une maisonnée riche de nombreux fils, avec leurs femmes et leurs enfants, cumulant les fonctions de mère, de belle-mère et de grand-mère [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 130].

Tout se passe comme si tout était fait pour étouffer ou briser les sentiments qui peuvent lier les femmes entre elles. Si les liens entre mère et fille peuvent présenter quelque intensité, les mères ont davantage le souci de consoler leurs filles et de leur conseiller la patience (en attendant la revanche maternelle) plutôt que la révolte. Elles peuvent au mieux faire acte de solidarité devant des épreuves communes inéluctables mais transitoires : ainsi cette étroite hiérarchie divise le groupe des femmes et permet de prévenir des coalitions qui pourraient menacer de subversion l'autorité masculine :

l'ordre patriarcal y trouve son compte et tire profit des rivalités entre les femmes dominées, selon le principe bien connu du *divide ut regnes* [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 131].

Le système assujettit aussi les hommes. Ceux qui veulent une autre vie doivent rompre avec la tradition, voire avec leur mère, comme le fit le premier fils de Mme Lâali, qui frustra sa mère d'un mariage coutumier et d'une bru acceptant de jouer dans sa maison le rôle d'une servante.

Des hommes sous influence : fils de leur mère

Au sein de la maisonnée, la relation entre la mère et le fils est de beaucoup la plus forte et la plus profonde qui unisse étroitement et durablement un homme et une femme : mère et fils constituent le seul couple hétérosexuel véritablement uni et stable dans une société patrilinéaire et patriarcale [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 116].

Dans l'intimité des rapports au sein de l'espace domestique déserté par les hommes adultes, le petit garçon est l'homme de sa mère, il atteste de sa fécondité et lui donne son statut social, il est source de son autorité dans la maison, si bien qu'il fait bientôt fonction de protecteur de sa mère, fonction d'ailleurs entérinée par le droit musulman qui érige le fils en tuteur de sa mère en cas de remariage de celle-ci. Comment, dans cette situation, le jeune garçon n'userait-il pas lui-même de cette autorité masculine non seulement reconnue précocement mais aussi survalorisée par sa mère et qui dans cet espace domestique dont le père est absent l'amène à occuper une place libre auprès de sa mère ? [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 118].

Mais la [...] dépendance du garçon est la rançon du dévouement maternel au fils roi : le fils est à jamais débiteur de sa mère. Au culte porté par la mère au petit homme qu'elle a mis au monde, nourri, élevé, choyé voire adulé, répond chez le fils devenu adulte, l'homme fait, le culte de la mère fondé sur un attachement profond, sur l'amour et la vénération [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 135].

Camille Lacoste suggère que l'on nomme, à partir d'un conte d'une grande intensité où le héros se résout au matricide, un « complexe d'Ali » maghrébin, à la manière de l'Œdipe européen, désignant le rapport contradictoire des fils aux mères dominées et dominatrices, cumulant des « perversions maternelle et sexuelle qu'il importe aux fils de surmonter pour devenir des hommes » [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 173]. Relation de dépendance, « comptes jamais réglés avec la mère » [p. 138] qui, selon les psychologues et psychiatres cités, créent un blocage sur la figure maternelle, « seule image féminine possible », plaçant les hommes en situation de « régression dans la dépendance maternelle ou maternante, et/ou de réaction de ressentiment, d'agressivité, voire d'hostilité, de type sadique disent les

psychiatres, et ce non seulement envers la mère, mais, ce qui est plus grave, envers toutes les femmes ».

Ainsi des femmes, les mères, construisent elles-mêmes la misogynie des hommes, les rendant incapables d'établir des relations d'égalité avec une femme. La réaction d'agressivité est amplement et quotidiennement illustrée au Maghreb par des comportements masculins dans les villes : interpellations, propositions, injures, gestes ou même voies de fait, voire viols, actes criminels d'hommes envers les femmes sont monnaie courante et entraînent en retour des comportements féminins défensifs : voiles, réclusion, ou parfois offensifs, provocation [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 139].

Couple ou famille patrilignagère

Dans le modèle de la société patriarcale l'image du couple n'a pas sa place, même si la réalité de l'émigration des villages vers des appartements de petite taille change le réel.

Aucune des bases sur lesquelles se forme le couple ne peut exister : nulle intimité n'est permise. Jamais, dans la journée, mari et femme ne se trouvent seuls, cela est même réprouvé par le code de conduite, d'un bout à l'autre du Maghreb, aussi bien en Algérie qu'au Maroc, où par exemple dans le Haut Atlas, les femmes chleuhes bénéficient d'une plus grande liberté de mouvements. Il ne convient pas qu'un homme recherche et se tienne en la compagnie de femmes, fût-ce la sienne, et vice versa. Combien de fois, en pleine conversation animée entre femmes d'une maisonnée, ai-je été saisie par le brusque silence qui marquait une approche masculine ! Il m'a toujours fallu parler séparément aux hommes et aux femmes, au mari et à sa femme et les discussions que j'ai eues avec les hommes n'eurent jamais lieu, lorsqu'elles n'étaient pas en un lieu public, que dans la pièce réservée aux hôtes et aux hommes ; alors qu'entre femmes nous avons passé de longues heures dans des maisons vides d'hommes. [...] Nul véritable dialogue, nul échange entre époux : l'usage réciproque des prénoms leur est interdit ; pas de personnification, seulement des rôles : l'homme est pour sa femme : « lui » ou « l'homme » ; pour le mari, la femme est : « elle » ou « la femme » ou encore « la vieille », au mieux : « la mère de mes enfants » [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 142-143].

Dans l'idéologie patrilinéaire, comme dans l'idéologie religieuse au Maghreb, il n'y a pas de place pour un couple égaux et étroitement uni ; mieux, ces idéologies considéreraient plutôt ce couple et l'amour entre époux comme un danger pour le système et les hommes dominants [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 145].

Il y a dissociation entre sexualité et affectivité, car la sexualité

[...] est une affaire trop sérieuse, trop importante pour le patrilignage pour être laissée à la gestion, voire la fantaisie individuelle [...]. Pas question, entre homme et femme, de laisser libre cours à des sentiments aussi désordonnés, aussi mal contrôlables que l'amour, le désir et leurs réalisations individualistes. L'exercice de la sexualité libidineuse n'a pas de place hors les prescriptions du groupe [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 146].

Tout se passe comme si les hommes avaient « joué » les mères contre les femmes, contribuant ainsi à diviser l'éventuelle opposition féminine, mais se condamnant aussi à demeurer des fils sans jamais devenir des maris [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 143].

On comprend que le paradis des hommes soit peuplé de vierges éternelles :

Ces femmes n'ont de raison d'être que de servir, totalement soumises, au plaisir masculin, dépourvues de toutes autre fonction y compris de la maternité. [...] L'homme musulman a inventé un Paradis de femmes stériles [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 158]. Ainsi paraît réglé le problème des femmes dans l'idéal musulman. L'immortalité dispense de la reproduction devenue inutile : on se passe de la maternité. Les femmes n'ont plus lieu d'être mères, ainsi sont-elles dépossédées de ce mal nécessaire ici-bas mais combien dangereux pour les hommes. La religion chrétienne, autre religion adoptée en société patriarcale, n'a-t-elle pas semblablement dépossédé la femme de son pouvoir créateur ? Selon les deux religions [...], la femme la plus digne de la considération masculine, voire du culte, est vierge [...]. La Vierge Marie est une sainte mère et l'immaculée conception la dispense du péché sexuel. En islam, les houris ne sauraient être mères, elles sont éternellement vierges à seule fin du plaisir sexuel des hommes. Elles sont [objet de consommation des hommes, au même titre que les fruits, l'ombre fraîche et l'eau courante] [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 159].

Même si la réalité a évolué avec l'urbanisation, l'émigration, l'allongement de la durée de la vie, la diminution de la taille des familles, ce système idéologique crée une illusion de permanence qui lui donne encore plus de poids et de centralité. Après avoir décrit un mariage, puis conceptualisé de manière plus abstraite ce que l'on pouvait tirer de cette observation et de la bibliographie, Camille Lacoste analyse la diversité des situations contemporaines en faisant état des exceptions dans la tradition, liées à la démographie, à la précarité de la vie, aux différences régionales (mères – femmes chefs ; mères – femmes libres), aux souplesses par rapport à la règle, à l'émergence de modèles citadins entraînant le déclin des solidarités patrilignagères, à la prégnance de l'idéologie d'État, de l'idéologie religieuse, et à l'émergence d'une société civile. Mais elle insiste sur la solidité des structures traditionnelle anciennes. En Algérie,

la participation active des femmes à la guerre ne leur a pas donné la possibilité d'une émancipation durable [...]. L'effort de guerre qui a mobilisé tout un peuple l'a aussi

crispé [...] dans une idéologie de lutte qui revalorisait en les confondant à la fois la patrie, la terre, la mère, la religion, les traditions d'une identité nationale reconquise les armes à la main. La mère, après avoir été sous la colonisation une valeur-refuge, est devenue alors une pièce maîtresse, un symbole même de cette idéologie de combat. Les héroïnes [...] participèrent à l'émancipation collective de tout un peuple, non pas à une émancipation des femmes, disqualifiée pour imitation de valeurs occidentales. En revanche, dans la lutte contre la colonisation, et même ensuite, dans la période de construction nationale, les solidarités communautaires ont souvent joué un rôle important, servant de réseaux d'organisation à la résistance [...]. Les structures de parenté, les solidarités patrilignagères et villageoises ont, dans la guerre comme en émigration, servi souvent par exemple de trame à des formes nouvelles d'organisation de la société civile. Dans ces conditions, les traditions ont toujours un sens, une efficacité, quoique adaptées à un nouveau contexte. Le système de valeur patrilignager s'en est trouvé renforcé [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 200].

L'honneur de la famille moderne repose toujours sur les jeunes filles

Alors qu'en 1986 le taux de fécondité des Algériennes était de encore de 9 enfants par femmes, il est passé à 7,7 en 1992 pour diminuer encore à 2,5 en 2005, soit un taux à peine plus élevé que celui des Françaises. Une vingtaine d'années à peine ont suffi aux Algériennes pour accomplir ce que les Françaises ont mis plus de deux siècles à réaliser [Lacoste-Dujardin, 2008, p. 135].

Mais cela ne change pas la condition des filles au sein de ces nouvelles familles réduites :

Les jeunes femmes et jeunes filles sont presque seules à présent à pouvoir menacer l'honneur familial qui repose sur leur conduite ; dans cette sujétion, elles sont aussi étroitement solidaires entre elles puisque les écarts de l'une rejailliraient encore immanquablement sur les autres jeunes filles de la famille dont l'avenir serait ainsi compromis : elles se trouvent ainsi contraintes de se conformer au modèle [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 207].

Camille Lacoste met l'accent sur l'énorme impact de l'idéologie de la ségrégation des sexes. Elle instaure une incommunicabilité qui commence dès l'enfance et qui détonne avec les messages idéologiques occidentaux médiatiques, touristiques, livresques, centrés sur l'imagerie contemporaine du couple, modèle théoriquement construit sur les rapports affectifs et la sexualité partagée.

La tradition de la femme mère-avant-tout, intériorisée par les femmes elles-mêmes, constitue une grave entrave à la remise en cause des rapports conjugaux. Et malgré l'expression, parmi la jeunesse estudiantine, de certaines aspirations à un

compagnonnage conjugal, malgré ses apparentes réalisations dans le milieu des élites, il semble que se répande davantage, pour le moment, une orientation plus « instrumentale » de la famille conjugale de transition, conçue comme une entreprise à gérer par deux personnes aptes et compatibles, ne remettant pas totalement en cause le modèle traditionnel. Si la jeunesse aspire au changement, elle s'y engage prudemment et se trouve considérablement freinée par la résistance de la génération précédente, surtout de la part des mères, doublement frustrées : d'une vie de couple selon l'idéologie nouvelle, du rapport à leurs enfants selon le modèle patrilignager [Lacoste-Dujardin, 1985, p. 239].

Elle souligne les résistances masculines au changement en Algérie.

Si les mères sont en général partagées entre le désir d'encourager leurs filles à l'indépendance et la crainte de les voir s'aventurer dans d'autres univers – sentiment partout partagé –, certains pères soutiennent volontiers l'ambition de leur fille de se réaliser dans un travail intéressant, alors que la majorité des maris persistent encore à refuser toute liberté à leur épouse. Pourtant, des hommes clairvoyants soutiennent les revendications féminines : nombre d'entre eux, après l'expérience de l'émigration – « *Les femmes, au pays, elles ont vécu la misère... Ce n'est pas une vie : l'homme là-bas et la femme ici!* » –, expriment leur conscience de la souffrance endurée par les deux conjoints. Certains sont mêmes sensibles à la contradiction entre leur volonté de démocratie et leur attachement à l'égalité entre hommes, telle celle présente dans la société kabyle, et la disparité de conditions de vie entre hommes et femmes qui les laisse mal à l'aise et inquiets de la persistance de l'inégalité hommes-femmes. De nouvelles formes de famille conjugale, souvent déjà réalisées dans l'élite algérienne, sont aussi espérées de la jeunesse, mais on ne peut préjuger de leur pérennité : simplement « instrumentale » ou « de compagnonnage », plus ou moins proche de l'« idéologie de couple » européenne ou résolument innovante ? Le chemin vers un épanouissement féminin apparaît encore long, surtout dans une conjoncture qui ne se prête guère à l'amélioration des rapports entre hommes et femmes [Lacoste-Dujardin, 2008, p. 149].

Cette conjoncture est celle de la guerre civile algérienne où la violence faite aux femmes a pris des proportions dramatiques, et que Camille Lacoste interprète comme une offensive du pouvoir patriarcal manipulé par des islamistes en quête de pouvoir.

Elles sont souvent victimes d'exactions, comme, en ce début du mois de juillet 2001, ces femmes de l'Ouest algérien, émigrées de l'intérieur dans le Sud, à Hassi Messaoud, qui ont été battues à mort, violées, enterrées vivantes, massacrées, parce qu'elles étaient venues s'employer, seules, comme femmes de ménage, cuisinières, au service des installations pétrolières – souvent étrangères –, ces femmes qu'à la mosquée de Sidi Messaoud un imam a dénoncées comme « les femmes sans mari qui salissent nos quartiers » [Lacoste-Dujardin, 2001].

À la différence des totalitarismes précédents, l'idéologie islamiste a innové en se servant des femmes comme ressort de mobilisation politique. Bien malheureusement, cette stratégie s'est révélée adaptée puisqu'elle a trouvé un écho chez certains hommes, déstabilisés par le bouleversement de leurs représentations des rapports hommes-femmes. Des hommes alors tentés de faire payer aux femmes leur propre impuissance, cramponnés à leur refus de toute émancipation féminine, ressentie comme une menace de subversion par le pire désordre (*fitna*). Très symptomatique a été le mode de « châtimement » parfois infligé aux femmes victimes, dont les maisons ont été « purifiées par le feu », évoquant le châtimement réservé, en Kabylie, aux ogresses ou femmes sources de désordre. Il s'agit là d'un recours aux représentations inhérentes à un patriarcat qui, sentant son pouvoir menacé, est exacerbé dans une crise sciemment attisée par les islamistes [Lacoste-Dujardin, 2008, p. 142].

Une jeunesse française de tradition maghrébine

Camille Lacoste a également enquêté sur la situation de jeunes Français de familles maghrébines. L'article d'*Hérodote* [Lacoste-Dujardin, 1988] intitulé « Renier les parents pour s'intégrer ? Le dilemme des enfants de parents immigrés maghrébins en France » se fonde sur une cinquantaine d'heures d'entretiens avec des jeunes de parents immigrés, employés, ouvriers, chômeurs ou étudiants, de Paris, de Nanterre et de Nantes. Dans le livre *Yasmina et les autres, de Nanterre et d'ailleurs. Filles de parents maghrébins en France* [1992], ils sont trois chercheurs à s'entretenir avec dix-neuf jeunes femmes d'Île-de-France et de Nantes. Camille Lacoste a dirigé aussi avec Aline Tauzin un livre [1995] tiré d'un colloque intitulé « La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales », dans lequel elles signent l'introduction : « Masculin et féminin entre traditions et mutations (Méditerranée et franges du Sahara) ». Elle y analyse la complexité des affects autour du pilier central de la tradition.

Dans le discours de nombre de ces jeunes gens, écrit-elle, les mêmes thèmes reviennent avec une remarquable insistance : « décalage », « écart », « conflits », « mur » entre parents et enfants ; ils disent leur impression d'« être partagés, comme ça à la maison, et puis totalement différents à l'extérieur ». Les contradictions ressenties peuvent être telles qu'ils s'estiment contraints à de véritables « acrobaties ». Et, pourtant, ils sont beaucoup à trouver en eux des ressources étonnantes pour tenter de comprendre des parents qui leur paraissent souvent un « mystère », une « voie sans issue » ; les plus lucides d'entre eux pouvant même être conscients qu'il faudrait surmonter une implication affective dangereusement aveuglante [Lacoste-Dujardin, 1988, p. 143].

Ces jeunes sont poussés plus que l'on ne le pense par la nécessité impérieuse de démêler l'écheveau des contradictions dans lesquelles ils risquent de demeurer

prisonniers, certains se découvrent de véritables dispositions de psychologues, de sociologues, voire, disent-ils parfois, d'ethnologues, jugeant leurs parents le plus souvent « mal adaptés » à la vie en France, mais parfois « plutôt bien pour des immigrants ». Ils mettent souvent en parallèle l'« adaptation » de leurs parents en France, pays qui, pour eux-mêmes, est leur « ici », avec leurs difficultés personnelles à s'« adapter » en ce « là-bas », c'est-à-dire au Maghreb de leurs parents, lors de séjours estivaux plus ou moins fréquents [Lacoste-Dujardin, 1988, p. 143].

De leurs côtés, les parents,

dans cette société étrangère où ils se sont autrefois aventurés non sans périls [...], se sentent aujourd'hui encore responsables du contrôle des valeurs indispensables à la préservation de l'honneur familial. Lorsque le jeu social se trouve modifié dans le changement et à plus forte raison dans les bouleversements, un conservatisme de résistance peut s'imposer ; il se cristallise alors dans le seul espace dont ces parents peuvent garder la maîtrise : le foyer, la sphère domestique, et autour des seuls éléments sur lesquels ils estiment avoir prise : les rôles familiaux, paternel et maternel, dans l'éducation des enfants. D'où le maintien, sinon même le renforcement, de ce qu'ils jugent encore comme la règle, le respect de la hiérarchie entre générations et au sein des générations entre aînés et cadets, le caractère indiscutable de l'autorité paternelle dominante, mais aussi la ségrégation homme/femme, la disparité de traitement garçon/fille, la prééminence du sexe masculin sur le féminin. Cela se traduit par une grande liberté d'action accordée aux garçons, en dehors du foyer où la présence masculine n'est convenable que pour manger et dormir. C'est cette liberté qui livre tant de jeunes gens à la rue et à ses dangers, et qui n'est pas étrangère aux difficultés scolaires comme à maintes dérives auxquelles les garçons sont plus exposés que les filles [Lacoste-Dujardin, 1988, p. 145].

La plupart des jeunes filles, écrit Camille Lacoste, se plaignent de cette surveillance constante et de leur enfermement plus ou moins sévère. Elles font preuve

[...] d'un remarquable dynamisme, de réussite scolaire supérieure aux jeunes gens, pour conquérir une autonomie économique appréciée de leurs mères... pour sa vertu libératrice de la tutelle masculine. Leurs réalisations personnelles peuvent être d'une grande diversité selon le niveau culturel et social des parents en France. De plus, loin de rejeter la culture des parents, nombre de jeunes filles et femmes de cette génération née en France s'attachent souvent aussi à promouvoir des expressions de culture maghrébine comme enrichissement à la culture française et à la francophonie. D'autres parmi ces mêmes jeunes filles maghrébines manifestent une réelle soif de mobilité, antithèse de la sédentarité traditionnelle, dans des métiers rêvés tels que : reporter, interprète, hôtesse de l'air, médecin sans frontières... Aujourd'hui, aux mères sédentaires succèdent des filles assoiffées d'espace. Cependant, un problème

est encore parfois difficilement résolu : celui du mariage des jeunes filles de parents maghrébins nés en France [Lacoste-Dujardin, 2010].

[En effet], l'honneur de la mère de famille responsable, celui du père, celui de toute la famille veulent que l'on ne puisse « donner » une fille à des étrangers au village, à la commune, à la région, à la nation et encore moins à un non-musulman. Toute entorse à cette règle entache l'honneur familial, ainsi dépendant de la virginité des filles jusqu'à leur mariage. Épouser un Français apparaît toujours comme une trahison pour les parents et a valeur de violation de la loi au Maghreb puisque aujourd'hui encore les codes de statut personnel des trois États maghrébins interdisent unanimement à leurs ressortissantes d'épouser des non-musulmans [Lacoste-Dujardin, 1988, p. 147].

La ségrégation des sexes, des rôles, l'assujettissement de la sexualité à la fécondité se sont considérablement atténués en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale même si les inégalités persistent. Mais le mélange aujourd'hui de groupes sociaux de toute la zone méditerranéenne, et de pays traditionalistes plus lointains, situe sur ce territoire les rivalités d'influence entre des idéologies concurrentes de la famille et du couple, des groupes et des individus. Des femmes de toutes origines luttent contre l'imposition de l'idéologie patriarcale face, souvent, à d'autres femmes qui défendent la ségrégation des sexes au nom de traditions qu'elles envisagent comme l'écrin de leur identité.

Le travail de Camille Lacoste, et notamment le livre *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, est important en ce qu'il révèle que le théâtre des batailles pour revêtir des signes extérieurs d'adhésion politico-religieuse recouvre la question de la transmission des valeurs d'égalité et de liberté des mères à leurs filles. Il montre que la société patriarcale et son corollaire de ségrégation des sexes sont contraires à l'épanouissement individuel des femmes, sauf les mères de garçons. L'islamisme est clairement aujourd'hui un vecteur de ces valeurs patriarcales. En France, l'immigration musulmane, en bonne part venue du Maghreb étudié par Camille Lacoste, comprend la moitié de jeunes filles, femmes, et mères [Lacoste-Dujardin, 2010]. Certaines revendiquent la ségrégation islamique des sexes, d'autres la refusent. Au-delà des discours et des vêtements, comment éduqueront-elles leurs petits garçons et leurs petites filles ? Le livre de Camille Lacoste rappelle le rôle crucial des mères dans la transmission à leurs filles des valeurs de soumission ou d'égalité.

En France, le retour de l'idéologie patriarcale par le biais de la religion

En 2014, Nadia Remadna, une femme de Sevran, en Seine-Saint-Denis, a fondé un mouvement nommé « La brigade des mères » pour lutter contre la dégringolade des jeunes qui décrochent du système scolaire et la violence qui les détruit. Son

livre [Remadna, 2016], écrit pour « ne pas devenir complice du massacre de nos enfants », s'ouvre sur un appel aux mères à agir pour l'égalité, visuelle, spatiale :

Pour commencer, nous devons nous montrer. Pourquoi, quand il arrive un drame dans les quartiers, les politiques font appel aux religieux, des hommes, aux associations, aux chercheurs, à d'autres politiques, presque toujours des hommes, et jamais aux mères ? Les villes, elles nous appartiennent aussi. La France, c'est au féminin, pas au masculin. On doit occuper le terrain, oser entrer dans les cafés, oser boire une menthe à l'eau en terrasse, oser nous asseoir sur les bancs après 18 heures quand nos quartiers ressemblent à des villes sans femmes [Remadna, 2016, p. 10].

Serions-nous en France dans un contexte sociétal où transgresser la ségrégation entre hommes et femmes est devenu un véritable combat ? L'interdiction faite aux filles de sortir seules ou le soir, les agressions à leur rencontre dans la rue permettent d'imposer un contrôle physique et idéologique du territoire. Le lien entre l'intimité du foyer, ce qu'on appelle la « culture » ou la « tradition », et l'espace public est puissant. Nadia Remadna voit juste quand elle fait apparaître la place des mères au cœur de la citoyenneté.

Dans ses travaux au sujet des femmes, Camille Lacoste-Dujardin s'est très subtilement située entre les images réfléchies des deux sociétés, maghrébine et française, auxquelles elle voue égal respect et égale amitié ; elle y affirme sereinement la valeur de l'égalité entre hommes et femmes à laquelle elle croit, elle démontre les mécanismes qui la détruisent, et aide à comprendre où se situe un de ses rouages essentiels, dans la relation des mères à leurs enfants, filles et garçons. Elle insiste sur la vaillance et la lucidité des nombreuses femmes qui parviennent à contourner l'enfermement du système patriarcal. Qu'il me soit permis de rendre ici hommage à la pensée forte et généreuse de cette grande dame qui vient de nous quitter. Nous pouvons tirer encore les enseignements de ses réflexions, et souhaiter qu'elles soient prolongées afin que l'égalité des petits enfants des deux sexes soit un souci collectif prioritaire, permanent, partout.

Bibliographie

- LACOSTE-DUJARDIN C. (1977), *Dialogue de femmes en ethnologie*, François Maspero, Paris, 118 p.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (1985), *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, La Découverte, Paris, 267 p.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (1988), « Renier les parents pour s'intégrer ? Le dilemme des enfants de parents immigrés maghrébins en France », *Hérodote*, n° 50/51, La Découverte, Paris, p. 139-152.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (1992), *Yasmina et les autres, de Nanterre et d'ailleurs. Filles de parents maghrébins en France*, La Découverte, Paris, 282 p.

HÉRODOTE

- LACOSTE-DUJARDIN C. (1996), *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*, La Découverte, Paris, 364 p.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (2001), «Géographie culturelle et géopolitique en Kabylie La révolte de la jeunesse kabyle pour une Algérie démocratique», *Hérodote*, n° 103, vol. 4, La Découverte, Paris, p. 57-91.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (2008), *La Vaillance des femmes, les relations entre femmes et hommes berbères de Kabylie*, La Découverte, Paris, 165 p. 2008.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (2010), «Des femmes au Maghreb: regards d'une ethnologue sur cinquante ans d'études et de recherches», *Hérodote*, n° 136, vol. 1, La Découverte, Paris, p. 76-99.
- LACOSTE-DUJARDIN C. et TAUZIN A. (dir.) (1995), *La Place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, La Découverte, coll. «Recherches», Paris, 744 p.
- REMADNA N. (2016), *Comment j'ai sauvé mes enfants*, Calmann-Lévy, Paris, 256 p.